

**poétique**

~~MISÈRE & PUISSANCE~~ esthétique du brouillon

Mélange dans l'art contemporain

du **brouillon**

**Brouillon général**

© **Brouillon général**

17 novembre 2012 / 8 décembre 2012 / 26 mai 2016 / 3 août 2016

## **poétique du brouillon**



Ce texte a été rédigé à l'occasion d'une participation à un séminaire étudiant l'ouvrage de Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*. Quelques lectures plus loin une phrase du livre de Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, m'a fait signe : *Mais ce qui fonde cette tâche maintenue des avant-gardes, c'est une idée de l'art qui lui fait témoigner de la dépendance immémoriale de l'esprit à l'égard de cette puissance immaîtrisable que Lyotard, après Lacan, nomme « la Chose »*. Cette phrase, je l'ai suivie là où elle me précédait.



## **bifurcation**

*Malaise dans la civilisation, malaise dans l'esthétique, malaise dans le capitalisme...* La récurrence du motif du malaise titrant un certain nombre d'ouvrages initiait une série de résonances. La prolonger par un *Malaise dans l'art contemporain* était tentant. Les raisons de justifier un tel titre ne manquent pas. Était-ce cependant le fil que je souhaitais tirer ? J'ai commencé à soupçonner que le malaise dans lequel je me trouvais piégé depuis plusieurs semaines pourrait continuer à prospérer derrière le choix d'un titre qui m'incluait dans une si prestigieuse lignée d'auteurs. Caractériser tout un champ par le motif du malaise, alors que mon trouble prétendait se situer dans une toute autre sphère, était un peu suspect. Depuis ces soupçons mes intentions ont bifurqué vers une expérience d'écriture dans laquelle je pouvais espérer un peu plus.

## **l'avant-garde et la Chose**

*Mais ce qui fonde cette tâche maintenue des avant-gardes, c'est une idée de l'art qui lui fait témoigner de la dépendance immémoriale de l'esprit à l'égard de cette puissance immaîtrisable que Lyotard, après Lacan, nomme « la Chose »<sup>1</sup>.*

---

<sup>1</sup> Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, Galilée, 2004, p. 127.

*Malaise dans l'esthétique* de Jacques Rancière actualise le concept d'avant-garde. Ce qui n'a rien d'évident aujourd'hui. Le philosophe caractérise l'avant-garde comme le témoin d'une puissance immaîtrisable. Ce qui l'est encore moins. Cette double occurrence problématique m'a incité à pousser l'enquête. L'avant-garde est généralement définie par l'unité de la vie quotidienne et de l'art. Rancière ajoute que le concept d'avant-garde s'inscrit dans le prolongement de *la tradition moderniste qui chargeait l'avant-garde de préserver la nouveauté artistique de tout retour vers des formules dépassées, de tout compromis avec les formes de l'esthétisation marchande*<sup>2</sup>.

L'annonce de la persistance d'une avant-garde est dissensuelle aujourd'hui. À l'époque de la professionnalisation de l'art contemporain, du brouillage post-moderne des temporalités, de l'horizontalité des réseaux, de la possible dissolution de toute chose et de tout être dans la marchandise. En donnant une nouvelle actualité au concept d'avant-garde, dont l'origine remonte à la naissance de la modernité, pour se clore, chez beaucoup d'auteurs, dans les années 70, Rancière indique un autre devenir possible. Ces précisions apportées, il est remarquable de noter que la tâche de l'avant-garde, selon Rancière, serait nouée à une puissance à laquelle elle obéit. L'avant-garde obéit à une puissance immaîtrisable qui *manifeste la servitude de la pensée à l'égard d'une puissance intérieure à l'esprit, et antérieure à lui*,

---

<sup>2</sup> *op. cit.*, p. 127.

qu'il s'efforce en vain de maîtriser<sup>3</sup>. Un peu plus loin, cette puissance traverse le sujet sur le mode d'une misère : *une tâche dévolue à cette avant-garde d'attester la misère du sujet*<sup>4</sup>. Autrement dit, la misère du sujet ne serait pas l'infirmité de sa puissance, mais sa condition. Autrement dit, contrairement à l'opinion, la création – ici sous la forme spécifique de l'avant-garde – n'est pas une affaire de maître. La création, dans sa forme la plus risquée ne se maîtrise pas, elle implique un consentement à devenir l'enfant d'une chose – *autre* –. Ainsi la misère du sujet et la puissance d'invention seraient nouées. Après Freud, après Lacan, après Lyotard, après Rancière, la tension entre misère et puissance porte un nom : *la Chose*.

## ***la Chose***

Oser un pas dans le vide. Au risque que le sol se dérobe, au risque d'être sans place. Le risque tient son élan des impératifs de *la Chose*. À répéter *la Chose*, je finis par entendre : lâche<sup>5</sup> – ose ! *La Chose* ne serait-elle pas aussi muette que cela ? Serait-elle muette, qu'elle fait parler d'elle... Pourtant, elle ne crève pas la vue. Sauf celle de l'idiot qui regarde le doigt qui montre la lune. Aucun doigt ne peut désigner le vide. Lacan file la métaphore du potier pour présenter *la Chose*. Le vide est la raison du vase.

---

<sup>3</sup> *op. cit.*, p. 126.

<sup>4</sup> Jacques Rancière, *op. cit.*, p. 126.

<sup>5</sup> Ici plutôt au sens de lâcher, quoique...

Je déroulerai maintenant quelques fragments empruntés à  
*L'éthique de la psychanalyse* :

[...] *Ce qu'il y a dans das Ding, c'est le secret véritable.*

*Quelque chose qui veut. La pression, l'urgence*<sup>6</sup>.

[...] *das Ding.*

*C'est de sa nature que l'objet perdu ne sera jamais retrouvé.*

*Quelque chose est là en attendant mieux, ou attendant pire, mais en attendant*<sup>7</sup>.

[...] *Il nous reste à voir que c'est à la même place que vient s'organiser quelque chose qui en est à la fois l'opposé, l'envers et l'identique, et qui, au dernier terme se substitue à cette réalité muette qu'est das Ding – à savoir la réalité qui commande, qui ordonne*<sup>8</sup>.

[...] *das Ding est justement au centre au sens qu'il est exclu*<sup>9</sup>.

[...] *sans la Loi la Chose est morte.*

*Quand le commandement est venu la Chose a flambé, est venue de nouveau, alors que moi, j'ai trouvé la mort. Le commandement qui devait mener à la vie s'est trouvé mener à*

---

<sup>6</sup> Jacques Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre VII, Seuil, 1986, p. 58.

<sup>7</sup> *op. cit.*, p. 65.

<sup>8</sup> *op. cit.*, p. 68.

<sup>9</sup> *op. cit.*, p. 87.

*la mort, car la Chose trouvant l'occasion m'a séduit grâce au commandement, et par lui m'a fait désir de mort*<sup>10</sup>.

[...] *La question de das Ding reste aujourd'hui suspendue à ce qu'il y a d'ouvert, de marquant, de béant, au centre de notre désir*<sup>11</sup>.

[...] *Comment le rapport de l'homme au signifiant, en tant qu'il peut en être le manipulateur, peut-il le mettre en rapport avec un objet qui représente la Chose ?*<sup>12</sup>.

[...] *Cette Chose, dont toutes les formes créées par l'homme sont du registre de la sublimation, sera toujours représentée par un vide... dans toute forme de sublimation, le vide sera déterminatif.*

[...] *Tout art se caractérise par un certain mode d'organisation autour de ce vide*<sup>13</sup>.

---

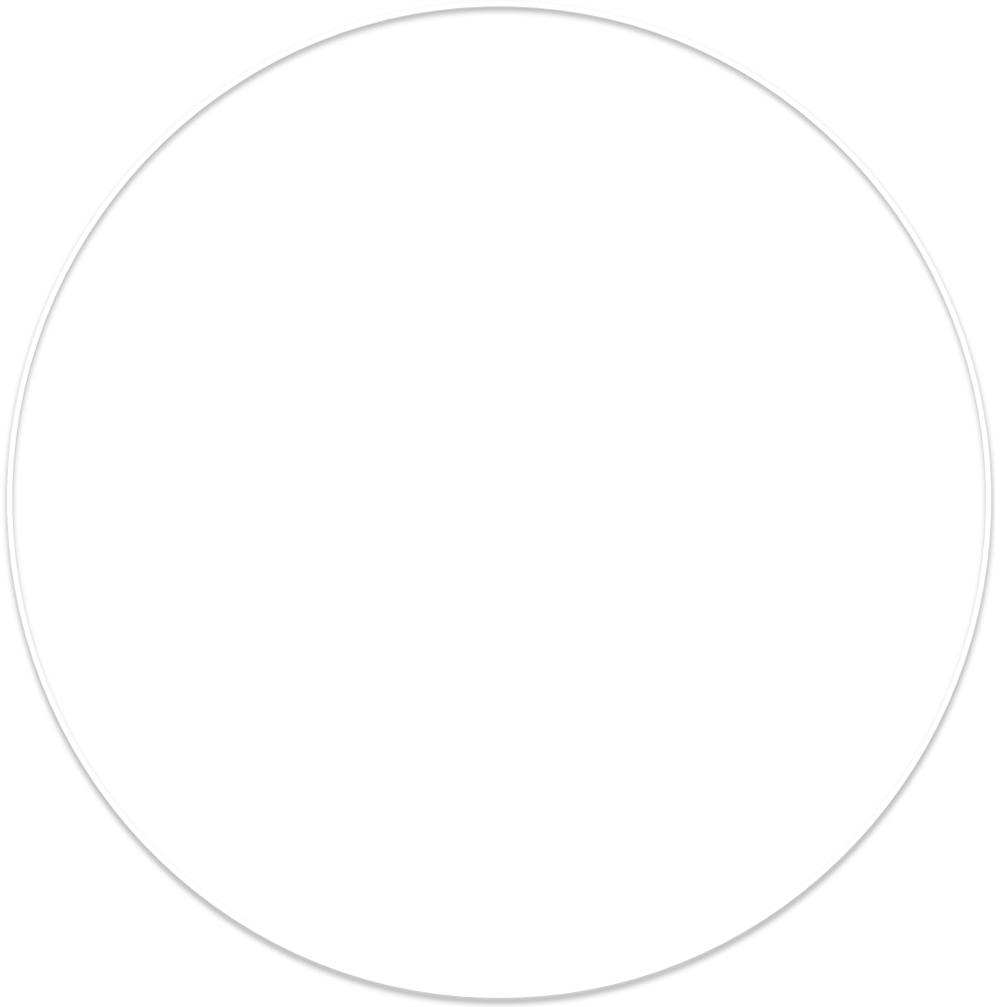
<sup>10</sup> Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 101.

<sup>11</sup> *op. cit.*, p. 102.

<sup>12</sup> *op. cit.*, p. 143-144.

<sup>13</sup> *op. cit.*, p. 155.







## **en attendant mieux**

Pour conjurer ce vide, j'ai continué à tourner. Avec mes mots. *La Chose* est muette. Depuis son secret quelque chose veut. Quelque chose veut avec urgence. *La Chose* exerce une pression. *La Chose* exerce une pression irrésistible. *La Chose* exerce une pression irrésistible qui se recommande de la Loi. La pression ordonne. Je s'immole sous l'injonction d'un commandement qui était censé mener à la vie. *La Chose* est au centre. *La Chose* est au centre au sens où celui-ci est exclu. Une béance. Ce vide renvoie à l'objet perdu qui ne sera jamais retrouvé. La perte ne peut que s'échanger comme vide autour duquel quelque chose, possiblement se construit. Ce vide est déterminatif de toute forme de sublimation. En tournant, le potier élabore une fonction vide ouverte à une multiplicité de signifiants. La sublimation est un certain mode d'organisation autour de ce vide. Si l'objet manquant ne peut être retrouvé, reste à trouver un objet susceptible de représenter *la Chose*. Un objet représentant sa puissance. Un représentant apaisé de sa puissance. Ce sera un objet en *attendant mieux*. Non pas un objet cause du désir. Mais un objet causé par le désir ! Une invention. Une invention allant à la rencontre de la fonction vide qui commande et qui ordonne. L'invention implique de décider, à ses risques et périls, qu'on ne se laissera pas faire par *la Chose*. L'invention implique de décider, à ses risques et périls, qu'on ne se laissera pas faire par la peur du vide. L'invention implique de décider, à ses risques et périls, qu'on

ne se laissera pas faire par le gouvernement des objets qui prétendent tenir la place de *la Chose* sans avoir capacité à la représenter. Le gouvernement par la peur ordonne et séduit. Bordé par une intuition sublime et une béance sans fond, celui ou celle qui s'avance dans l'indéterminé a le savoir intuitif que le commandement peut réussir et le vertige gagner. Lorsque *la Chose* flambe, ce peut être la fournaise – des sens et de l'esprit. Dans son roman, *Au-dessous du volcan*,<sup>14</sup> Malcolm Lowry témoigne de cette fournaise. L'errance du consul est celle d'un homme habité par *la Chose*. Un homme qui aurait perdu les moyens de ruser. Un homme qui aurait perdu les moyens d'inventer une ruse capable de ressaisir les puissances de *la Chose* sur un plan de sublimation. Une ruse qui le soustrairait à la séduction de *la Chose* pour un corps à corps avec un de ses simulacres. N'est-ce pas cette illusion de pouvoir saisir *la Chose* qui précipite l'ivresse permanente de Geoffrey Firmin *au-dessous du volcan* ? Sans un certain partage de cette illusion avec le consul, Malcolm Lowry aurait-il écrit ce puissant roman ? La ruse c'est arriver à discerner un destin possible pour tout un glacis d'états de conscience que le brasier menace d'engloutir avec le sujet. La formation du cristal exige un ralentissement de la fusion.

---

<sup>14</sup> Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan*, Club français du livre, 1959.

## une tâche indéterminée

Comme la marée montante épuise son écume sur la grève en refluant vivement vers des eaux plus anciennes pour repartir à l'assaut de la plage, la mémoire avance récursivement vers le futur. Des flux soudains bousculent les réminiscences incertaines. Le récent se connecte à l'ancien. Les frontières se dissolvent dans une image naissante. Une connexion implose à l'approche d'une comète incandescente. Elle s'éteint à son tour. À nouveau le vide. Les états variables de la confusion sèment le parcours de l'identification des intentions<sup>15</sup>. Jusqu'à ce que s'esquisse une forme qui se projette dans un moment public en se détachant de soi. Quelque chose *en attendant mieux ou en attendant pire, mais en attendant*. Consentir à cette périlleuse discontinuité nécessite un apprentissage de la ruse. Une ruse avec l'insatiable continuité de *la Chose*.

L'art guette les signifiants nomades, mais son champ ne circonscrit pas l'ensemble des objets capables de représenter *la Chose*. Reprenant la phrase de Rancière, évoquant *la dépendance immémoriale de l'esprit à l'égard de la puissance immaîtrisable de la Chose*, je ferais l'hypothèse que c'est l'indétermination des objets capables de représenter *la Chose* qui conduit l'avant-garde à inventer des mondes possibles. Une avant-garde qui ne serait plus en avant mais qui opérerait par le milieu. Dans des milieux réunis autour

---

<sup>15</sup> François Deck, *Avant l'intention, juste avant*, Brouillon général, 2011.

des problèmes qui les concernent. Dans des milieux réunis autour de problèmes dont le traitement tiendrait compte des puissances immaîtrisables de *la Chose*. Autour de problèmes qui subvertissent la division du travail et des savoirs. Des avant-gardes qui débordent les limites de l'art. Témoigner de la liaison entre misère et création, autrement que sur le mode de la plainte, pour contribuer à définir une autre version du devenir, une version – *toute autre* – serait ainsi la tâche des avant-gardes aujourd'hui. Lourde tâche ! tant l'horizon de jouissance du capitalisme convoque le sujet à prendre part au jeu pipé de la rivalité entre *les maîtres*. Le maître est ignorant et la puissance de l'œuvre un singulier indéterminé. Un singulier indéterminé qui engage un devenir indéterminé. La reconnaissance de cette indétermination est la condition d'une confiance. Cette confiance implique un partage des données sensibles.

*Car ce n'est pas l'incompréhension de l'état des choses existant qui nourrit la soumission chez les dominés, mais le manque de confiance en leur propre capacité de le transformer. Or, le sentiment d'une telle capacité suppose qu'ils soient déjà engagés dans le processus politique qui change la configuration des données sensibles et construit les formes d'un monde à venir à l'intérieur du monde existant<sup>16</sup>.*

---

<sup>16</sup> Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, Galilée, 2004, p. 65.

Cela nécessite, tel que l'exprime Marie-Jean Sauret :

*Que chacun vérifie qu'il peut se faire confiance, créant ainsi la condition minimale pour qu'un autre puisse compter sur lui à son tour*<sup>17</sup>.

## **poétique du brouillon**

L'avancée de ce texte a nécessité une levée des voiles de la langue. De *lalangue*. Entre le théorique et l'existential il y a la continuité du signifiant qui traverse le sujet en ignorant la segmentation des activités induite par le social. Pour la création comme pour l'analyse, le compartimentage entre travail et vie n'a pas lieu. Ce texte a bénéficié du travail de l'analysant. Questionnant une propension à choisir un titre qui m'assujettissait à une commande inconsciente, des perspectives imprévues se sont ouvertes, avec la confiance qu'il fallait pour y avancer. Renonçant à un titre qui me séduisait parce qu'il faisait signe à ma velléité de maîtrise, je renonçais à projeter le silence de mon malaise sur la généralité d'un champ. Je renonçais à une détermination qui me maintenait sur un chemin balisé. Sans mon malaise, il est probable que je n'aurais pas été aussi attiré par la phrase de Rancière. Je n'aurais pas été retenu par la question de l'avant-garde aujourd'hui, telle que Rancière la lie à *la Chose* (L'avant-garde n'est pas devant, elle nous pousse vigoureusement au derrière !). Mon frayage avec *la Chose*,

---

<sup>17</sup> Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 27.

telle que Lacan la décrit, et telle que je la rêve s'est nourrit des résonances que mon malaise lui prêtait. Les puissances de *la Chose*, ayant commencé par sceller mon malaise, sont devenues le véhicule de mon désir. Un désir d'écriture qui avait tout à apprendre et rien à démontrer. C'est alors que le travail de création peut reprendre ses droits sur les illusions de la transparence.

*C'est de sa nature que l'objet perdu ne sera jamais retrouvé. Quelque chose est là en attendant mieux, ou attendant pire, mais en attendant*<sup>18</sup>.

Mon désir d'approcher cette *Chose* si mystérieuse, dont dépendent les avant-gardes, a donné lieu à un brouillon raturé de nombreuses fois. Associant visibilité et lisibilité, la rature synchronise le renouvellement du texte et sa mémoire. De la rature l'ordinateur n'a laissé que la métaphore. La rature a disparu, mais pas le ratage. Sur le ratage on peut toujours compter ! C'est ce que fait entendre cette rafale de Samuel Becket : *Essayer encore. Rater encore. Rater mieux*<sup>19</sup>. Échouant à dire le vrai, échouant à tout dire, échouant à finir, un nouveau titre, en attendant mieux, justifie seul ce texte : *poétique du brouillon*.

---

<sup>18</sup> Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 65.

<sup>19</sup> Samuel Beckett, *Cap au pire*, Editions de Minuit, 1991. On retrouvera cette citation dans un article de Sophie Castonguay pour le n° 97 de la revue ETC (Montréal, octobre 2012) : *Échouer. Échouer encore. Échouer mieux*. <http://www.etcmontreal.com/97.html>. Ce n° dirigé par Gentiane Bellanger comporte également *Un entretien avec l'artiste consultant François Deck* réalisé par Bernard Schütze et intitulé : *L'échec ce n'est pas le problème...*



Ce texte a été activé par la parole et par le silence lors de l'assemblée de la section Rhône-Alpes de l'Association Psychanalytique Jacques Lacan le 17 novembre 2012.

Je remercie le séminaire de Grenoble qui m'a accueilli et notamment Marie-Frédérique Doineau, Alain Marin et Stéphanie Ranéa. Je remercie les lecteurs des versions antérieures qui ont accompagné mes ratures : Carla Bottiglieri, Catherine Contour, Demis Herenger, Pascal Nicolas-Le Strat, Antoinette Ohannessian, Katia Schneller, Bernard Shutze, Thomas Vasseur, Anne Meunier et Stephen Wright.

François Deck, 3 août 2016.





*Mais ce qui fonde cette tâche maintenue des avant-gardes, c'est une idée de l'art qui lui fait témoigner de la dépendance immémoriale de l'esprit à l'égard de cette puissance immaîtrisable que Lyotard, après Lacan, nomme « la Chose ».*